

De la Vision d'Isaïe

1. C'est la prophétie qu'il appelle Vision, soit parce qu'il avait en quelque sorte devant les yeux les choses futures, et c'est ainsi que Michée voyait le peuple dispersé, ou bien Ezéchiel, la prévarication et la captivité des adorateurs du soleil et de Thamuz; soit parce que les révélations que Dieu faisait aux prophètes n'étaient pas moins certaines que les événements mêmes et que l'on pouvait y compter comme sur les choses qui rentrent dans le cours ordinaire de la vie. Que les prophètes eussent en quelque sorte un sens qui les distinguait du reste des hommes, c'est ce qu'il dit lui-même : «Dieu m'a donné une oreille de plus pour entendre.» (Is 50,4) Il accroît la confiance dans sa parole quand il l'appelle Vision; car il excite plus vivement l'attention de l'auditeur et le fait remonter à celui qui est l'objet ou l'auteur de telles images. C'est comme une loi pour tous ceux qui transmettent aux autres les divins enseignements, de poser avant tout en principe qu'ils ne parlent pas en leur propre nom et qu'ils sont simplement les organes de la pensée de Dieu, que leurs écrits descendent du ciel. Voici comment s'exprime David : «Ma langue, c'est la plume d'un scribe écrivant avec rapidité.» (Ps 44,2) N'attribuez donc pas les caractères à la plume, et voyez-y plutôt l'action de la main; c'est-à-dire au-dessus de la plume, de la langue de David, voyez la grâce qui la fait mouvoir. Un autre prophète rend ainsi la même idée : «J'étais un gardeur de chèvres, m'occupant à dépouiller les sycomores.» (Amos 7,14) On ne saurait donc attribuer ce qu'il dit à la sagesse humaine. Ce n'est pas assez; un autre ajoute : «Pour moi, j'ai été rempli de la force de l'Esprit du Seigneur, de jugement et de puissance.» (Mich 3,8)

La grâce ne se bornait pas à leur donner la sagesse, elle leur donnait aussi la force, non du corps, cela se comprend, mais de l'âme. Comme ils avaient affaire à un peuple intraitable et impudent, qui avait soif du sang des prophètes, qui se plaisait à massacrer les saints, ils avaient, en effet, besoin d'une grande force pour ne pas se laisser effrayer par une semblable violence. Voilà pourquoi Dieu dit à Jérémie : «Je t'ai placé comme une colonne de fer et un mur d'airain;» (Jer 1,18) et à Ezéchiel : «Tu habites au milieu des scorpions; mais ne crains pas devant eux et ne tremble pas.» (Ez 2,6) Lorsque Moïse recevait sa mission, il me paraît l'avoir d'abord refusée parce qu'il craignait, non seulement Pharaon, mais encore le peuple juif. S'entretenant avec Dieu, après avoir quitté le barbare, il désirait ardemment savoir ce qu'il aurait à dire à ceux qui ne croiraient pas à sa mission divine; il reçut alors le pouvoir d'opérer des prodiges bien propres à subjuguier leur esprit. Rien n'était plus nécessaire; car, si l'un d'eux l'avait tellement effrayé, quand il venait cependant d'être sauvé par lui, que n'avait-il pas souffert dans son âme en songeant à la turbulente audace de toute sa nation ? C'est pour cela qu'il avait reçu l'Esprit de force en même temps que de sagesse : et c'est ce que dit formellement Michée : «J'ai été rempli de la force de l'Esprit du Seigneur, de jugement et de puissance.» (Mich 3,8) Un autre dit : «La parole de Dieu fut donnée à Jérémie, fils de Chelcias.» (Jer 1,1) Un autre encore : «Prophétie sur Ninive. Livre de la vision de Nahum, fils d'Elcésias.» (Na 1,1) Il dit la même chose que les précédents, quoique en d'autres termes; pour lui, selon la force du texte, participer à l'Esprit c'est en être possédé. Comme les prophètes étaient des instruments mus par l'Esprit saint, il désigne ainsi l'énergique action de la grâce.

C'est de la même manière que Paul parle de l'apostolat en tête de toutes ses épîtres : ce que les prophètes indiquaient par les noms de Vision, de Parole, d'Assomption et autres, lui l'indiquait par celui d'Apostolat. De même, en effet, qu'en annonçant une vision ou bien une parole qui vient de Dieu, on déclare ne pas devoir donner de son propre fond; de même, en se proclamant apôtre, on n'enseigne pas une doctrine à soi, on parle au nom et selon la pensée de celui qui envoie. C'est la dignité d'un apôtre de ne rien offrir qui vienne de lui. Voilà pourquoi le Christ disait : «Ne reconnaissez pas de maître sur la terre : vous n'avez qu'un Maître, celui qui est dans les cieux.» (Mt 23,10) C'était nous montrer clairement que les enseignements transmis par nous émanent comme de leur source du souverain Maître des cieux, et que les hommes n'en sont que les ministres.

«Vision d'Isaïe.» Comment les prophètes voient-ils, quel est le mode de leur vision ? c'est ce qu'il ne nous appartient pas d'expliquer. Nous ne pouvons pas comprendre cette vision; celui-là seul la connaît bien, qui la connaît par expérience. S'il nous est souvent impossible d'expliquer les œuvres et les impressions de la nature, à plus forte raison nous l'est-il d'exposer le mode d'opération de l'Esprit. Si quelqu'un ose entreprendre d'en donner quelques faibles images, il ne parviendra jamais à la clarté parfaite, l'objet qu'il poursuit

CHAPITRE PREMIER

restera toujours comme enveloppé d'énigmes. Pour moi, je me représente l'âme des prophètes comme une eau limpide où pénètrent librement les rayons du soleil, et qui en est tout illuminée : cette âme, purifiée d'abord par sa propre vertu, reçoit le don de l'Esprit saint, et, dans cette nouvelle clarté dont elle brille, la connaissance de l'avenir se manifeste à ses yeux.

«Fils d'Amos.» Pourquoi faire mention du nom de son père ? Ou bien pour le distinguer de tout homonyme, ou bien pour nous montrer que l'obscurité du père ne jette aucune ombre sur la vertu du fils, que la vraie noblesse gît dans les qualités personnelles et non dans la grandeur des aïeux. Cet homme, en effet, bien qu'ayant un père obscur, s'éleva par sa gloire au-dessus de tous les autres, et ne dut cet éclat qu'à sa propre vertu.

2. «Vision contre la Judée et contre Jérusalem.» D'où vient que la nation et la ville sont désignées séparément ? Parce qu'elles furent séparément châtiées, soit par rapport aux circonstances, soit par rapport au temps. La sagesse divine en avait ainsi disposé, pour que ce châtement graduel et successif, en épargnant les uns tout en frappant les autres, ramenât les premiers à de meilleurs sentiments par l'exemple de la captivité des seconds, si bien que le remède venant à ne pas produire son effet, ce ne fût plus la faute du médecin, mais uniquement celle des malades. C'est ainsi que le Seigneur agit envers chaque génération : il ne frappe pas tous les coupables à la fois; autrement, il y a longtemps déjà que notre race serait détruite. Il en est sur lesquels il exerce ici-bas sa justice, se réservant d'alléger d'autant leur supplice dans le siècle à venir; il ménage de la sorte à leurs pareils un grand moyen d'amélioration; et, quant à ceux qui ne changent pas de leur propre mouvement, qui ne profitent même pas de cette sage dispensation, sa justice les attend d'une manière inévitable au jour terrible du jugement.

«Sous le règne d'Ozias et de Joathan, d'Achaz et d'Ezéchias, qui régnèrent en Juda.» C'est avec raison qu'il détermine l'époque, afin de renvoyer l'auditeur studieux à l'histoire des faits contemporains. On comprend mieux les prophéties, elles deviennent plus claires quand on voit dans quel état se trouvaient les Juifs, quelles étaient leurs maladies et leurs blessures, alors que ce remède leur était offert.

«Ecoute, ô ciel; terre, prête l'oreille; car le Seigneur a parlé.» Un tel exorde respire une indignation profonde. Si le prophète n'était comme obsédé par ce sentiment, il ne laisserait pas ainsi de côté les hommes pour s'adresser aux éléments insensibles et muets. Ce n'est pas cependant l'indignation seule qui lui inspire ce langage; il veut couvrir de honte ceux qui l'entendront, en leur prouvant déjà que les êtres doués de raison sont tombés au-dessous des éléments eux-mêmes. Du reste, Isaïe ressemble sous ce rapport à tous les autres prophètes. Ainsi, celui qui fut envoyé vers Jéroboam, au lieu de parler au monarque, s'adresse directement à l'autel. Jérémie interpelle la terre et s'écrie : «Terre, terre, terre, écris le nom de cet homme, écris que cet homme est banni.» (Jer 22,9-30) Un autre dit à son tour : «Ecoutez, vallées, fondements de la terre.» (Mich 6,2)

«J'ai engendré des enfants.» Il ne mentionne pas un bienfait commun à tous les hommes, tel que celui d'avoir reçu la vie, il rappelle un bienfait spécial, celui d'avoir été faits ses enfants. Dieu nous prévient toujours de ses bienfaits. Ainsi, dans la création de l'homme, il commença par honorer un être qui n'existait pas encore, en disant : «Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance.» (Gen 1,26) Le bienfait devient beaucoup plus grand dans la nouvelle loi : quand nous n'avons encore fait aucun bien, quand de plus nous avons commis d'innombrables maux, il nous honore en nous purifiant par le bain de la régénération. C'est de la même manière qu'il honore ici des hommes qui non seulement n'ont rien fait pour mériter la grâce de l'adoption, mais qui s'en sont encore rendus indignes. Et, bien qu'il les récompense avant aucun travail, il ne les récompensera pas moins quand ils auront travaillé; sa munificence n'en est même que plus grande.

«Et je les ai exaltés.» Les prodiges accomplis en Egypte, dans le désert, en Palestine, sont signalés par ce seul mot. La multitude même de ses bienfaits oblige le Seigneur à ne les rappeler que succinctement, quand il les rappelle. «Mais eux m'ont méprisé.» Ils ont transgressé ma loi, délaissé mes préceptes.

«Le bœuf connaît celui dont il est la possession, l'âne connaît la crèche de son maître.» Les comparaisons ont pour effet de rendre l'accusation plus terrible, surtout quand elles sont puisées dans des sujets inférieurs; comme, par exemple, lorsque le Christ disait : «Les hommes de Ninive se lèveront au jugement en face de cette génération, et la condamneront;» (Lc 11,32) et ce qui précède : «La reine du Midi se lèvera au jugement et condamnera cette génération; car elle vint des extrémités de la terre pour écouter la sagesse de Salomon.» (Ibid., 31) Voici comment s'exprimait Jérémie : «Allez aux îles de Cétim, transportez-vous à Cédar; envoyez interroger ces peuples, et vous verrez s'ils changeront de

CHAPITRE PREMIER

dieux; tandis que mon peuple a changé sa gloire, sans aucun profit pour lui.» (Jer 2,10-11) Il nous apprend ainsi que sa loi n'est point dure, qu'il exige uniquement des hommes ce que les animaux, et les animaux les plus stupides, peuvent eux-mêmes accomplir. On me dira peut-être qu'il est dans leur nature d'avoir un tel instinct. A cela je réponds que nous devons faire par le libre choix de notre volonté ce qu'ils font sous l'impulsion de la nature. «Le bœuf connaît celui dont il est la possession.» Au lieu de leur mettre en face la grandeur de ses dons, il leur représente l'excès de leur malice, afin de les ramener au bien. Pour les couvrir de honte il en appelle d'abord aux éléments; et puis, au lieu de les comparer aux hommes, il les compare aux animaux, montrant qu'ils sont encore inférieurs aux plus stupides.

3. C'est ce que fait aussi Jérémie, quand il cite l'exemple de la tourterelle et de l'hirondelle; ainsi que Salomon, qui renvoie le paresseux, tantôt à la fourmi, et tantôt à l'abeille. «Mais Israël ne m'a pas connu.» (Ec 11,3) C'est une malice accumulée, que les membres mêmes de la famille, après tant d'honneurs reçus, s'accordent tous à commettre la même ingratitude. Il ne dit pas : Jacob, mais bien : «Israël,» pour faire mieux ressortir par la vertu du père la perversité des descendants : celui-là, par les nobles qualités de son âme, avait mérité la bénédiction qui se trouve consignée dans son nom; ceux-ci la perdirent par leurs iniquités. «Et mon peuple ne m'a pas compris,» moi plus éclatant que le soleil.

«Malheur à la nation pécheresse.» Tel est encore l'usage des prophètes de pleurer sur ceux que consume une incurable maladie. C'est un sentiment que Jérémie ne cesse d'exprimer; et le Christ lui-même disait : «Malheur à toi, Chorasin; malheur à toi, Bethsaïda,» (Mt 11,21) C'est encore là une forme d'enseignement; celui que n'a pu corriger la parole, se rend quelquefois aux larmes. «A ce peuple plein d'iniquités.» L'accusation s'aggrave de plus en plus : tous sont coupables, et tous au dernier point. «A cette race perverse.» Ce n'est pas qu'il l'accuse de provenir d'une source empoisonnée; il l'accuse seulement d'être corrompue dès l'origine. Lorsque Jean disait : «Serpents, race de vipères,» (Mt 3,7) il n'accusait pas non plus la nature; car il n'aurait pas ajouté : «Faites donc de dignes fruits de pénitence.» (Ibid., 8) Si la nature les avait faits mauvais, le conseil était inutile. C'est la même chose ici : ce n'est pas sur la source que retombe ce mot : «Race perverse.» Il poursuit : «A ces enfants sans loi.» Il ne se borne pas à les appeler prévaricateurs; il déclare qu'ils sont «sans loi,» par la raison qu'ils vivent comme si jamais aucune loi ne leur avait été donnée.

«Vous avez abandonné le Seigneur et vous avez provoqué sa colère.» Il pèse là sur son accusation. Il suffisait, ce semble, qu'il prononçât le nom de Dieu. C'est dans le même sentiment que Jérémie reproche aux Juifs d'avoir abandonné le Seigneur pour s'attacher aux démons. «Le saint d'Israël.» (Bar 4,7-8) C'est encore l'accusation qui s'aggrave; quoiqu'il soit, en effet, le souverain Seigneur de tous les peuples, eux seuls le connaissaient alors.

«Ils se sont retirés en arrière. Que frapper désormais pour punir des prévarications nouvelles !» Terrible condamnation que celle-là; c'est dire que les supplices n'ont pu les rendre meilleurs. Ces supplices étaient eux-mêmes l'œuvre de la bonté; les prévaricateurs ne pouvaient pas dire que Dieu s'était contenté de leur accorder d'abord ses grâces et ses faveurs, qu'il les avait ensuite abandonnés après leur chute; non, tout en les attirant par ses bienfaits, il les détournait du mal par ses menaces; mais échappant à ce double moyen de salut, ils demeuraient dans leurs incurables défaillances. Le céleste médecin employait tous les genres de traitement, sans en excepter le fer et le feu; et cependant le malade ne guérissait pas, il ne pouvait plus même recevoir les remèdes, signe le plus certain d'une maladie désespérée.

Toute tête est courbée par le labeur, tout cœur est accablé par la tristesse. De la plante des pieds au sommet de la tête, plus rien n'est intact, tout son corps n'est qu'une plaie, une plaie purulente et livide.» Il retrace donc les châtements infligés à ce peuple; et ce n'est pas là le moindre des bienfaits et des honneurs qui lui aient été conférés. – Je les ai tous affligés, tous plongés dans l'angoisse. – Si chaque tête est courbée par le labeur, comment n'y aurait-il ni plaie ni meurtrissure ? – Une blessure ne paraît qu'autant que le reste du corps est sain; si tout ne forme qu'une plaie, aucune plaie ne se distinguera plus. Il veut donc dire par là que le corps tout entier ne forme qu'une plaie, qu'il n'y a plus rien de sain, plus rien qui ne soit morbide, ulcéré, purulent. «Aucune application de remède possible.» C'est le signe le plus alarmant. La maladie n'est pas chose aussi grave que cette déclaration faite par le médecin, qu'elle est incurable. «Pas d'huile, pas de ligaments.» Pour mieux faire pénétrer son idée, il poursuit la même métaphore; et tel est aussi le but de cette forme de langage.

«Votre terre est déserte.» Il n'affirme pas un fait accompli, il annonce une chose future. Ainsi font les prophètes; ils inspirent une salutaire frayeur, en manifestant la vérité dont ils sont les organes. De même que les choses accomplies ne peuvent pas ne pas l'être; de même

CHAPITRE PREMIER

il ne se peut pas que les choses annoncées par les prophètes ne soient pas également accomplies, à moins que les coupables menacés du châtement ne fassent pénitence. «Vos villes sont ravagées par le feu.» Il ne les fait pas entièrement disparaître, il veut que l'incendie allumé par les barbares laisse subsister quelques débris, pour mieux frapper l'esprit de ceux qui les verront. «Les étrangers dévorent devant vous votre contrée, elle est saccagée et bouleversée par les peuples ennemis.» C'est un surcroît de malheur, d'en être soi-même le témoin, au lieu de l'entendre simplement raconter.

4. «La fille de Sion sera abandonnée comme une tente au milieu d'une vigne, comme une cabane de garde au milieu d'un champ de concombres.» Il y a dans ces images quelque chose de singulièrement expressif, quand elles nous sont présentées surtout par l'Écriture sainte. C'est Jérusalem que le Prophète appelle fille de Sion, parce que cette ville est assise au pied de la montagne de ce nom. «Comme une tente au milieu d'une vigne, comme une cabane dans un champ de concombres.» Quand on a enlevé les fruits, quand les colons ont disparu, l'abri est désormais inutile. «Comme une ville assiégée.» C'est encore une image qui fait de plus en plus ressortir la ruine et l'abandon. Quand on n'a plus de secours, il ne reste qu'à se renfermer derrière les murailles que viennent battre les ennemis.

«Et si le Seigneur Dieu des armées, n'eût laissé subsister un germe, nous serions devenus comme Sodome, nous aurions été semblables à Gomorrhe.» C'est l'usage constant des prophètes d'annoncer, avec les maux que les prévaricateurs auront à souffrir, ceux qu'ils auraient encore mérités, afin qu'ils rendent grâces à Dieu, sous les coups mêmes de sa justice, de ce qu'il ne les a pas punis selon toute l'étendue de leurs crimes, de ce qu'il a bien allégé le châtement. Le sens de ces paroles est que les péchés des enfants d'Israël réclamaient, non seulement les supplices dont il est ici question, mais encore la mort de tous, extermination de la nation tout entière, comme il était arrivé aux habitants de Sodome. La divine bonté ne le permit pas et se contenta d'infliger une peine de beaucoup inférieure au péché. Comme il existe d'intimes rapports entre l'Ancien et le Nouveau Testament, Paul exprime la même pensée, mais d'une manière plus juste encore et plus opportune que le prophète. De même que, dans ces anciens temps, si Dieu n'avait pas poussé aussi loin sa miséricorde, tous auraient été exterminés; de même, à l'avènement du Christ, si la grâce ne s'était pas répandue avec tant d'abondance, le monde entier devait périr, et dans des tortures plus grandes encore. «Si Dieu n'avait laissé subsister un germe.» Cela s'applique à ceux qui furent emmenés captifs et qui échappèrent de la sorte à la mort.

«Écoutez la parole du Seigneur, princes de Sodome; faites attention à la loi de votre Dieu, peuple de Gomorrhe.» Quand il leur a dit qu'ils étaient dignes d'éprouver le sort des habitants de Sodome, il leur disait bien qu'ils étaient coupables des mêmes crimes. C'est pour cela qu'il les désigne ici par le nom de ces deux villes; le langage qu'il tient ne se comprendrait pas sans cela. Que ce langage s'adresse aux Juifs, et non aux habitants de Sodome, qu'il applique le nom des derniers aux premiers, ce qui suit le prouve d'une manière évidente; car il parle des sacrifices, des oblations et des autres cérémonies consacrées par la loi, ce dont il n'existait pas trace à Sodome. «La loi de notre Dieu,» a-t-il déjà dit, nous fournissant ainsi le premier élément de cette preuve.

«Que me font à moi vos nombreux sacrifices ? dit le Seigneur. Je suis plein de vos holocaustes, je ne veux plus la graisse des béliers et des agneaux, ni le sang des taureaux et des boucs.» Le psaume quarante-neuvième tout entier s'inspire de la même pensée, quoiqu'il l'exprime en d'autres termes : «Il appellera le ciel et la terre pour faire le discernement de son peuple.» (Ps 49,4) A ces paroles du Psalmiste ressemblent beaucoup celles du Prophète : «Écoute, ô ciel; terre, prête l'oreille; car le Seigneur a parlé.» Il en est de même dans la suite des deux textes. David disait : «Je ne t'accuserai pas concernant tes sacrifices; tes holocaustes sont toujours devant moi.» Isaïe dit à son tour : «Que me font à moi vos nombreux sacrifices ? dit le Seigneur.» David prête à Dieu ce langage : «Je n'accepterai pas le sacrifice des veaux qui sont dans ta maison, ni des boucs choisis dans tes troupeaux.» (Ibid., 8) Isaïe le fait ainsi parler : «Je ne veux pas de vos holocaustes, de la graisse des béliers et des agneaux, du sang des taureaux et des boucs.» (Ibid., 9) Pour s'excuser de ne pas pratiquer les autres vertus et se défendre contre les accusations incessantes dont il était l'objet à cet égard, ce peuple invoquait les sacrifices qu'il ne cessait d'offrir; c'est donc à bon droit que l'un et l'autre prophète, ou mieux tous les prophètes sans exception, s'efforcent de détruire cette vaine excuse. Il est bien évident que les sacrifices ne sont pas principalement établis pour eux-mêmes, et qu'ils ont pour but essentiel de former les hommes à la vertu, mais, comme ce peuple négligeait tous les autres devoirs nécessaires pour ne s'occuper que de celui-là, Dieu

CHAPITRE PREMIER

déclare qu'il n'acceptera plus de tels hommages. «Ne venez plus vous présenter devant moi.» Ne vous rendez plus au temple dans ce but. «Qui donc attend de vos mains ces offrandes ?»

Et cependant tout le livre qui porte le titre de Lévitique a pour objet de régler tout ce qui concerne les sacrifices. Des lois concernant le même objet se trouvent aussi dans le Deutéronome et dans plusieurs autres endroits. Comment se fait-il dès lors que Dieu dise : «Qui donc attend de vos mains ces offrandes ?» Il veut vous apprendre par là qu'il ne s'était pas proposé ce genre de culte comme un but, et que l'infirmité des hommes en était plutôt la source. Ce n'était pas son intention non plus que l'homme eût le droit de répudier sa femme, quand une fois il l'avait épousée; mais, pour prévenir de plus grands maux, de peur que la femme ne fût immolée dans les ténèbres, ne pouvant pas être répudiée, il permit un moins grave désordre : c'est ainsi que dans cette circonstance, voulant empêcher les hommes de sacrifier aux démons, il tolérait une chose qu'il ne voulait pas, afin d'obtenir un bien qu'il voulait. C'est la pensée qu'exprime encore le prophète Amos, lorsqu'il dit : «Ne m'avez-vous pas offert des sacrifices et des victimes pendant quarante ans ? dit le Seigneur.» (Amos 5,25) Jérémie l'exprime aussi en ces termes : «Ce n'est pas là ce que j'avais prescrit à vos pères.» (Jer 7,22)

5. Comme les démons étaient honorés par les mêmes cérémonies, pour que cette identité ne fût pas une occasion de ruine pour les faibles, le Seigneur ne cesse de renouveler ces avertissements par la voix de chaque prophète. Lorsque les sacrifices n'étaient pas offerts, le peuple s'indignait et les demandait avec instance; il lui fallait la fumée de la graisse et de l'encens; on allait redisant cette parole du poète :

«... Nous avons ces honneurs en partage.» Iliade, 4,49

Le vrai Dieu ne les avait pas demandés à l'origine, et quand il les ordonna plus tard, il eut soin de montrer qu'il ne les permettait pas volontiers; et c'est ce qu'il prouve encore dans la suite, soit en les faisant bientôt disparaître, soit en ne les acceptant pas quand on les lui offrait. Par tous les moyens, en un mot, il a manifesté combien ces rites sanglants étaient indignes de sa majesté souveraine. C'est donc comme s'il disait : Je les ai tolérés à cause de vous; pour moi, je n'en avais aucun besoin. «Vous ne foulerez plus les parvis de mon sanctuaire.» Ou bien c'est une prophétie de la captivité, ou bien c'est une défense motivée par les mauvaises dispositions qu'ils y apportaient.

«Si vous m'offrez de la farine, c'est en vain.» Il y a des préceptes qui ont leur raison d'être dans leur essence même; il y en a qui sont imposés comme moyen pour arriver à un autre but : adorer Dieu, ne pas tuer, ne pas commettre la fornication, et les autres lois de ce genre s'expliquent par le bien qui doit en résulter; offrir des sacrifices, brûler de l'encens, observer le sabbat, et les autres dispositions semblables, s'expliquent, au contraire, non par leur utilité propre, mais parce qu'elles devaient éloigner le peuple du culte des démons. Or, comme les Juifs se conformaient à ces dispositions, sans en retirer aucun fruit, en demeurant attachés à leurs pratiques diaboliques, c'est à bon droit qu'elles sont rejetées; on ne saurait blâmer quelqu'un de renverser un arbre qui pousse de vigoureux rameaux et se couvre de feuilles, mais qui ne produit pas de fruits. Ce n'est pas pour l'écorce ou le tronc que le colon soigne un arbre, c'est bien pour le fruit qu'il espère en retirer.

«J'ai en abomination votre encens.» Vous le voyez, ce n'est pas la nature des choses offertes qui pouvait plaire à Dieu, il regardait seulement aux sentiments de ceux qui les offraient. C'est pour cela que la fumée du sacrifice offert par Noé monta jadis vers lui comme le parfum le plus suave; tandis que leur encens provoque son aversion. C'est bien ce que je vous disais, il veut les sentiments du cœur et ne regarde pas à la nature des dons. «Vos néoméniés et vos sabbats.» Remarquez qu'il ne repousse pas les choses nécessaires, mais uniquement celles que le Christ doit abroger en venant ici-bas. Aussi Paul s'élève-t-il avec véhémence contre les Juifs, dont il combat les opinions, non seulement à ce sujet, mais encore au sujet de plusieurs autres dispositions légales, de ce qu'ils s'attachaient à des choses sans vertu par elles-mêmes et dont ils ne pouvaient plus retirer aucun bien. «Vous qui vous glorifiez du nom de Juifs, qui vous reposez sur la loi, qui comptez sur les faveurs de Dieu, qui connaissez sa volonté, et qui formés par la loi, savez discerner ce qu'il y a de plus utile ...» (Rom 2,17-18) Et, un peu plus loin : «La circoncision est utile sans doute si vous observez la loi; mais si vous la transgressez, votre circoncision est nulle et sans valeur.» (Ibid., 25) Il déclare donc que ceux à qui la loi fut confiée ne peuvent en tirer aucun avantage, dès lors qu'ils ne croient pas. C'est ce que David fait entendre en d'autres termes : «Dieu a dit au pécheur : Pourquoi te permets-tu d'annoncer mes justices ?» (Ps 49,16) Comme la simple audition de la loi les enflait d'un orgueil sans bornes, quoiqu'ils fussent vides de bonnes œuvres, Paul dissipe ainsi ces vaines fumées : «Vous enseignez les autres, et vous ne vous

CHAPITRE PREMIER

enseignez pas vous-même ? Vous fulminez contre le vol, et vous volez ?» (Rom 2,21) David disait également : «Si vous aperceviez un voleur, vous couriez avec lui, et vous faisiez cause commune avec les adultères.» (Ps 49,18)

«Je n'accepte pas vos grands jours;» c'est la Pentecôte, la fête des Tabernacles et celle de Pâques, et les autres semblables qu'il désigne ainsi. «Mon âme déteste vos jeûnes, vos temps de repos et vos solennités.» Il leur parle le langage des hommes. «Vous en êtes venus à m'inspirer le dégoût,» la satiété, l'aversion. Ceci prouve encore son ineffable patience : il a longtemps supporté leurs péchés, il n'est sorti de son silence que lorsqu'ils l'ont comme forcé par l'excès même de leurs désordres. «Je ne vous remettrai plus vos péchés;» je ne les souffrirai plus. David prêtait également à Dieu ce langage : «Vous avez agi de la sorte, et je me suis tu.»

«Quand vous tendrez les mains vers moi, je détournerai les yeux, et si vous multipliez vos prières, je ne vous écouterai pas.» (Ps 49,21) Il résulte clairement de là que la prière, même la plus longue, n'est d'aucune utilité, quand celui qui la fait persévère dans le mal. Rien n'égale la puissance de la vertu, la voix qui s'élève des œuvres. «Vos mains sont pleines de sang.» Il ne dit pas simplement : Sont coupables de meurtre, mais bien : «Sont pleines de sang.» C'est leur dire qu'ils commettent l'injustice avec autant de préméditation que d'acharnement.

6. C'est encore une preuve de la mansuétude du Seigneur, qu'il veuille donner la raison de ses menaces. Il vient d'expliquer pourquoi il n'écoute pas leur prière. «Lavez-vous, devenez purs.» Pourquoi, lorsqu'il a dit : «Je ne vous remettrai plus vos péchés,» donne-t-il encore des conseils, et, lorsqu'il a déclaré que la maladie est incurable, parle-t-il d'amendement ? Telle est la conduite de Dieu : quand il menace, il va jusqu'à montrer le salut comme désespéré, afin d'augmenter la crainte; puis, il ne s'en tient pas là, il présente de nouveau le sentiment de l'espérance, afin d'exciter celui du repentir. Vous verrez cela partout dans l'Écriture. Par rapport aux Ninivites, ce n'est pas par les paroles, c'est par les faits. Par les paroles le Seigneur n'avait rien promis d'heureux, il ne s'agissait que du châtiment qui devait suivre la menace; mais, comme tous ces barbares firent ce qui dépendait d'eux, son courroux s'apaisa sur l'heure. David nous donne encore une preuve de cette vérité, dans ce même psaume dont je vous ai signalé les rapports avec ce préambule d'Isaïe. Celui-ci dit : «Lavez-vous, devenez purs,» après n'avoir fait entendre que des menaces; et celui-là, après avoir dit : «Je t'accuserai; je placerai tes iniquités devant ta face,» ajoute : «Un sacrifice de louanges m'honorera, et c'est en cela que je leur montrerai le salut de Dieu.» (Ps 49,21-23) Il parle ici des louanges qui sont rendues à Dieu par les œuvres et par la connaissance des choses divines. Pour que cette parole : «Lavez-vous, devenez purs» ne porte pas à leur esprit l'idée de leurs purifications légales, le Prophète poursuit : «Otez l'iniquité de vos âmes, ôtez-la de devant mes yeux, mettez un terme à votre perversité.» Il leur enseigne ainsi que la vertu n'est pas difficile, que la volonté est toujours libre, qu'il dépend d'eux de changer de vie.

«Apprenez à faire le bien.» Fallait-il que leur perversité leur eût même ravi la connaissance de la vertu ! Le Prophète royal dit dans le même sens : «Venez, mes enfants, écoutez-moi; je vous enseignerai la crainte du Seigneur.» (Ps 33,12) De toutes les sciences, c'est la plus élevée; elle exige d'autant plus de zèle qu'elle rencontre de plus grands empêchements, la tyrannie de la nature, la faiblesse de la volonté, les embûches des démons, l'embarras des affaires. Baruch dit aussi : «Celui-là est notre Dieu, auprès duquel nul autre ne compte; il a ouvert toute voie à la science. Recherchez le jugement.» (Bar 3,6-37) Prenez en main la cause des opprimés, ce qui ne peut se faire sans de nombreux : labeurs, sans une infatigable vigilance. De là ce mot : «Recherchez;» car il y a beaucoup de choses qui obscurcissent la justice : les présents, l'ignorance, l'influence des grands, la honte, la peur, l'acception des personnes; il faut beaucoup de fermeté dans la vigilance. «Délivrez celui que l'injustice accable.» Il va plus loin. Il ne se contente pas d'exiger qu'on prononce un jugement équitable, il veut qu'on le mette à exécution. «Soutenez les droits de l'orphelin et ceux de la veuve.» Dieu veille avec le plus grand soin à ce que personne n'ait à souffrir l'oppression, et surtout quand on est déjà courbé sous le poids d'un autre malheur. L'état de la veuve et celui de l'orphelin sont bien assez accablants par eux-mêmes; si l'injustice vient encore l'aggraver, il y a là comme un double naufrage.

«Et puis venez, entrons en discussion, dit le Seigneur.» Il est à remarquer partout dans les prophètes que Dieu ne demande rien comme la défense et la protection des persécutés. Ainsi, dans le prophète Michée, les Juifs tenant ce langage : «Si je donne tout premier-né de ma maison pour réparer mon impiété, le fruit de mes entrailles pour les péchés de mon âme,» vous entendez aussitôt : «Je te dirai, ô homme, ce qui est le bien, ce que le Seigneur

CHAPITRE PREMIER

exige de toi : c'est que tu fasses la justice et que tu aimes la miséricorde, c'est que tu sois prêt à marcher à la suite du Seigneur ton Dieu.» (Mich 6,7-8) David dit également : «Je chanterai votre miséricorde et votre justice, Seigneur.» (Ps 100,1) «Et puis venez.» Après les avoir prémunis d'actes équitables, il les appelle à son tribunal; après leur avoir appris à se dépouiller de leurs crimes, il instruit leur procès, afin de ne pas les trouver sans défense et de n'avoir pas à les condamner. «Et discutons ensemble.» Débattons notre cause. Celui qui plaide devant un tribunal est à la fois protecteur et médecin.

Après avoir montré que nous avons besoin de sa clémence pour être délivrés de nos péchés, alors même que nous aurions accompli de grandes œuvres, il ajoute : «Si vos péchés sont rouges comme le vermillon, je les rendrai blancs comme la neige.» Il prend deux termes diamétralement opposés, et s'engage à nous mener instantanément de l'un à l'autre. «S'ils sont comme l'écarlate, je leur donnerai l'éclat de la toison.» Quelle puissance dans la protection qu'on accorde aux veuves ! une âme tellement souillée qu'on la dirait presque trempée dans le mal, non seulement elle la purifie, mais encore elle la revêt d'une blancheur éclatante. «Si vous le voulez, si vous écoutez ma voix, vous jouirez de l'abondance de tous les biens; mais si vous résistez, si vous refusez de m'entendre, le glaive vous dévorera.» La bouche même du Seigneur a porté cette sentence. Comme les esprits grossiers ne comprennent pas combien c'est une chose plus désirable d'être délivré de ses péchés, que de posséder les biens de la vie présente, il consent à leur promettre ces derniers, l'un de ces avantages étant la conséquence de l'autre.

7. Pour mieux leur faire saisir ensuite la facilité de la vertu, il la fait uniquement consister dans l'acte de la volonté. De peur aussi que l'image des biens promis n'engendre le relâchement, il revient en terminant à des figures terribles; c'est encore pour rendre plus manifeste la puissance de celui qui a parlé. «Comment est-elle devenue une courtisane, cette Sion, la ville fidèle ?» Il exprime ainsi sa propre douleur, le profond aveuglement des Juifs, le démenti donné par l'événement à l'espérance. Paul exprime le même sentiment au sujet des Galates : «Je demeure surpris de ce que vous avez si promptement changé.» (Gal 1,6) Sous l'accusation, on sent là une prière qui a pour objet de les ramener à la vertu. Bien que cette parole ait quelque chose d'étonnant, il reste que le reproche s'y trouve tempéré par l'éloge, et que cela même aggrave l'accusation et la rend plus poignante. En effet, nous n'éprouvons pas pour des hommes de nulle valeur et dont la vie n'eut jamais rien de sérieux, la même indignation que pour ceux dont la vie a paru d'abord s'écouler dans l'amour de la vertu, et qui se sont mis ensuite au niveau des méchants. Le nom de courtisane indique ici, non le désordre matériel, mais l'ingratitude envers Dieu, fornication pire que la première; car l'une outrage l'homme, tandis que l'autre outrage Dieu. C'est une image qui reparait dans tous les prophètes : le Seigneur daigne se montrer partout comme l'époux de cette cité, afin de lui mieux témoigner son ineffable tendresse. Tous parlent de cette alliance divine, non certes pour flatter des instincts dépravés, mais bien pour amener ce peuple, par une comparaison familière, à reconnaître l'amour dont il est l'objet; cette comparaison leur sert aussi à stigmatiser la corruption.

«Cité fidèle;» c'est-à-dire pleine de piété et de toute vertu. Ce n'est pas l'idée de la fornication corporelle qu'il veut écarter, je le répète; il eût dit alors : Cité chaste; car voilà l'opposé de courtisane. Non; pour nous bien prouver qu'il désigne l'impiété sous le nom de fornication, c'est de la foi qu'il parle, l'opposé de l'impiété. «Pleine de jugement,» ce qui signifie pleine de justice. Encore ici, le grand reproche qu'il fait à ce peuple, ce n'est pas précisément d'être tombé dans toute espèce de désordres, c'est plutôt d'avoir trahi tous les genres de vertu, d'avoir laissé simultanément échapper de ses mains tous les genres de biens, pour en venir au dernier degré de l'indigence. «En qui la justice a résidé,» demeuré, habité; ville où la justice avait été transplantée et poussait de profondes racines; ville dont tous les citoyens la pratiquaient avec ardeur. En s'appesantissant sur l'éloge, il pèse sur la honte du changement, il réveille aussi les bonnes espérances, en insinuant à ce peuple qu'il pourra facilement revenir à son premier état.

«Et maintenant vous êtes devenus des meurtriers, des homicides. Votre argent est frappé de réprobation,» porte une fausse empreinte, est de mauvais aloi. «Vos marchands mêlent d'eau leur vin.» En commençant, il n'était pas entré dans le détail de leurs iniquités, il avait dit d'une manière générale qu'ils étaient des contempteurs de la loi, une race perverse, des enfants ingrats, ce qui semblait une injustice plutôt qu'une accusation; maintenant il précise, il détermine le genre de leurs méfaits, et le premier vice qu'il leur reproche, c'est celui qu'on trouve toujours au début, au milieu et à la fin de toute iniquité, l'avarice, qui se manifeste par la fraude dans les transactions. Quelques-uns, comprenant mal l'ineffable

CHAPITRE PREMIER

sagesse de Dieu, n'ont voulu voir en cela qu'une figure. – Ce grand, ce sublime Isaïe, disent-ils, ne descendrait pas à parler des usuraires ou des sophistications dans le vin; l'argent représente ici la parole de Dieu, et le vin représente la doctrine, que ces hommes altéraient en y mêlant leurs propres idées. – Je ne repousse pas cette explication, je dis seulement qu'il en est une autre plus directe. Bien loin qu'il soit indigne du prophète d'aborder ces détails, c'est une chose qui fait ressortir sa sagesse et même la bonté de Dieu. Faut-il un long discours pour le prouver ? Le Fils unique de Dieu lui-même, alors qu'il venait apporter ici-bas une incomparable doctrine, accréditer chez les hommes une vie tout angélique, ne dédaigna pas de parler de l'exactitude dans les mesures, de choses même inférieures à celles-là, des salutations, de la place du milieu, de la première place. Ce qu'on regarde comme léger devient la source des plus grands désordres, quand on n'y fait pas attention. S'il fallait diriger les hommes jusque dans ces détails sous le Nouveau Testament, à plus forte raison le fallait-il sous l'Ancien, alors qu'on ne possédait pas les mêmes lumières, que la vie tout entière était dirigée par de telles prescriptions, et que c'était là surtout ce qui formait l'éducation du peuple, ce qui devait l'éloigner de toute injustice, empêcher les hommes de se frauder les uns les autres, et les riches d'accabler les pauvres.

8. C'est pour avoir négligé ces divers points que des cités ont souvent été bouleversées, des princes jetés à bas de leur trône, des flots de sang versés dans des guerres atroces : c'est pour les avoir observés avec soin qu'on a joui d'une paix profonde, d'une profonde harmonie, et de cette sécurité qui conduit à la pratique de la vertu. «Vos princes ne savent pas obéir.» Dans les désordres du corps et de l'âme, le signe le plus alarmant, c'est quand les médecins augmentent la maladie. Il appartient à ceux qui gouvernent de réprimer les désordres du peuple, de le ramener au bien, de le rendre docile aux lois; mais, s'ils sont les premiers à transgresser les lois, comment pourront-ils instruire les autres ? Or, tel est le sens de cette parole : «Ils ne savent pas obéir;» ils ne respectent pas les lois établies, ils donnent l'exemple de la désobéissance. C'est le mal contre lequel s'élève Paul quand il dit : «Vous instruisez les autres, et vous ne vous instruisez pas vous-même.» (Rom 2,21) Quand la racine est gâtée, que peut-on attendre de bon des rameaux ?

«Ils font alliance avec les voleurs.» L'accusation est bien plus grave : non seulement ils ne répriment pas le mal, mais ils font même le contraire; non seulement ils ne s'opposent pas aux voleurs, mais encore ils les soutiennent, se jetant ainsi dans une conduite tout opposée à celle que doit avoir le chef d'une nation. «Ils aiment les présents.» Autre forme hideuse sous laquelle se produit l'amour de l'or; il a beau se couvrir d'un spécieux prétexte, ses vils instincts se trahissent sous les apparences de la modération. «Ils courent après la vengeance.» Gardant le souvenir des injures qu'ils ont reçues, ils s'efforcent de rendre le mal pour le mal; et c'est là une perversité bien grande. Aussi, n'est-ce pas seulement sous le Nouveau Testament, c'est encore sous l'Ancien, qu'elle a été formellement condamnée. «Gardez-vous tous, dit un prophète, de conserver dans votre cœur le souvenir de l'injustice de votre prochain.» (Za 7,10) Si le peuple doit être exempt de ce genre d'iniquité, les princes doivent l'être bien davantage; obligés qu'ils sont de juger les autres, c'est leur devoir d'arrêter les inimitiés, afin que le port ne devienne pas un écueil. «Ne jugeant pas la cause des orphelins,» c'est-à-dire, ne leur venant pas en aide pour que justice leur soit rendue. «Ne faisant aucune attention à la cause des veuves.» On est coupable, remarquez-le, non seulement quand on commet le mal, mais encore quand on omet de faire le bien. Nous le voyons aussi dans le Nouveau Testament : ceux qui ne donnent pas à manger au pauvre tourmenté par la faim, y sont condamnés au feu de la géhenne; et ce n'est pas pour avoir ravi le bien d'autrui, c'est pour n'avoir pas donné du sien. Ici la même chose a lieu : les chefs des peuples sont accusés, non plus d'avoir voulu s'enrichir par des voies injustes, d'avoir abusé de leur pouvoir, mais de n'avoir pas tendu aux indigents une main secourable.

«A cause de cela, voici ce que dit le souverain Seigneur, le Dieu des armées, le Puissant d'Israël,» le vrai maître du peuple. Ce n'est pas sans motif que le Prophète rappelle l'idée de la puissance divine; c'est remettre d'un mot sous les yeux des Juifs, et les bienfaits inespérés dont ils ont été comblés, et les rudes châtements qu'ils ont subis. Souvent, après avoir commis de nombreux et graves péchés, ils étaient tombés dans une profonde négligence, parce que Dieu les traitait avec longanimité; en tenant donc ce langage, il veut les avertir que Dieu peut se venger quand il voudra, qu'il n'a pas besoin d'attendre une circonstance favorable, qu'il dispose à son gré de tous les temps et de tous les moyens. «Malheur aux forts d'Israël; car ma fureur ne cessera plus d'éclater contre mes ennemis.» Quoi de plus lamentable que d'être en butte à l'inimitié de Dieu ? «Ne cessera plus,» dit-il; mais ce n'est pas pour les pousser au désespoir, c'est pour les pousser à la pénitence par l'aiguillon de la peur. Si cette parole est

CHAPITRE PREMIER

terrible : «Ma fureur ne cessera plus,» celle-ci l'est davantage : «Contre mes ennemis.» Rien n'excite la colère de Dieu comme l'injure faite aux pauvres. «Malheur aux forts,» s'écrie-t-il, condamnant ainsi, non la force elle-même, mais la force employée pour le mal. Il ne parle pas précisément de la force corporelle; il parle de celle qui résulte de la position et du succès. «Je ferai justice de mes ennemis.» Je les châtierai. Ce sont les ennemis des pauvres qu'il appelle ses propres ennemis, nous apprenant de la sorte à quel point est grave l'injustice dont les pauvres sont l'objet.

«J'étendrai la main sur toi, et je te purifierai de toutes tes souillures. Vous le voyez, quelle que soit la colère de Dieu, quelque châtement que nous méritions, ce n'est jamais notre malheur, ni même les intérêts de sa justice qu'il poursuit; il se propose de rendre meilleurs ceux qu'il punit. «Je te purifierai de toutes tes souillures.» Nous devons donc gémir, non quand nous sommes châtiés, mais quand nous péchons; le péché souille, le châtement purifie. Il veut lui rendre toute sa pureté, de telle sorte qu'il ne reste en elle aucune trace de sa dégradation. Ce que le feu est pour l'or, la punition l'est pour les lâches. «Je perdrai ceux qui refusent d'obéir, je chasserai tous les infidèles loin de toi, j'humilierai tous les superbes.» C'est comme s'il disait : Quant à ceux dont le mal est incurable et que le châtement ne saurait guérir, ils seront exterminés. A quoi bon vivraient-ils, en effet, puisqu'ils emploient la vie à tendre des pièges, soit pour eux, soit pour les autres ? Ceux-là resteront qui pourront être améliorés par leur supplice. Il me paraît évident qu'il prophétise ainsi la captivité.

9. «Et je te donnerai des juges semblables aux premiers, des conseillers comme ceux de l'origine.» Ici, c'est le retour qu'il annonce. Une fois qu'auront disparu ceux dont la maladie n'admet plus de remède, et que les autres seront corrigés et viendront à résipiscence, les moyens pour amener une complète guérison trouvent là naturellement leur place : des chefs qui savent commander, des conseillers pleins de sagesse. C'est ainsi que toutes les parties du corps social seront rappelées à la santé, comme celles du corps humain quand il ressent l'heureuse action des remèdes, sous les ordres d'habiles médecins. Ce n'est pas un léger bienfait d'avoir de bons princes. «Après cela tu seras appelée la cité de la justice, la fidèle métropole de Sion.» Nous ne voyons nulle part cependant que la ville de Jérusalem ait porté de tels noms. Comment entendrons-nous donc ce texte ? C'est d'après les faits mêmes que le prophète la nomme ainsi. Et ce principe nous servira beaucoup lorsque les Juifs nous demanderont la signification du mot Emmanuel. Isaïe dit, en effet, que le Christ portera ce nom, et toutefois il ne l'a jamais porté; il nous est aisé de répondre à cela que le prophète exprime ainsi la réalité même des choses. C'est encore dans la réalité qu'il faut ici chercher le nom dont il parle.

«Sa captivité sera sauvée dans le jugement et la miséricorde.» «Dans le jugement,» c'est-à-dire que la justice éclatera sur la tête de ses ennemis; «dans la miséricorde,» dont elle-même recueillera tous les bienfaits. Ce sont là deux grands dons qu'il lui promet : la vengeance à tirer de ceux qui l'avaient emmenée captive; la félicité dont elle jouira pleinement alors. Chacun de ces biens est la source d'une grande joie; mais, quand on les possède l'un et l'autre, qui pourrait dire le bonheur qu'ils peuvent procurer ? Il veut encore montrer à ce peuple que son retour dans la patrie, après une longue captivité, ne sera pas le prix d'une expiation complète ou d'un parfait amendement, mais bien le don de la bonté de Dieu, l'œuvre de sa clémence; et c'est pour cela qu'il dit : «Dans la miséricorde.»

«Les infidèles et les pécheurs seront écrasés à la fois.» C'est un troisième bienfait qui s'ajoute aux deux autres, qu'il ne doit plus rester personne pour séduire et tromper, que les docteurs d'iniquité doivent entièrement disparaître. «Et ceux qui ont abandonné le Seigneur seront exterminés.» Oui, les impies périront; «car ils seront confondus dans les idoles mêmes qu'ils ont choisies.» Il y en a qui s'efforcent d'appliquer ces paroles au temps présent; nous ne nous arrêterons pas à les réfuter, poursuivons notre marche. Voilà donc ce qui doit arriver dans les incursions des ennemis. Lorsque les barbares auront envahi la Judée, assiègeront la ville, et que tous les habitants seront comme pris dans un filet, nul ne se présentant pour les défendre et dissiper cette nuée, par la raison qu'ils sont abandonnés de Dieu, les événements eux-mêmes jetteront dans une profonde confusion les adorateurs des idoles. «Qu'ils ont choisies, ajoute le prophète, dans lesquelles ils ont placé leur confiance et leur amour.» Ils rougiront des statues qu'ils auront eux-mêmes fabriquées. Sous une forme narrative, c'est toujours un acte d'accusation qu'il poursuit. Le supplice n'était pas même nécessaire; l'origine toute seule de ces dieux fabriqués de leurs mains suffisait pour les couvrir de honte. Quoi de plus honteux, en effet, que de se faire pour soi-même un Dieu ? «Ils seront humiliés dans ces mêmes jardins après lesquels ils soupiraient.» Ils n'adoraient pas seulement des statues, ils rendaient encore un culte aux arbres de leurs jardins : «Ils seront comme un térébinthe

CHAPITRE PREMIER

dépouillé de ses feuilles.» Il s'agit des idoles, ou bien des habitants de la ville. Cet arbre est choisi pour terme de comparaison, parce qu'il est commun dans ces contrées, et puis parce qu'il produit un feuillage épais quand il est plein de force et de vie, tandis qu'il est d'une difformité repoussante quand il a perdu sa couronne. «Comme un jardin qui n'a pas d'eau.» Nouvelle comparaison, qui ajoute à la clarté de la première et corrobore ce qui a été dit. Rien n'est plus agréable qu'un jardin verdoyant; mais aussi rien n'est triste comme un jardin sans verdure : deux états que subit tour à tour cette métropole. Elle était dans l'opulence et la splendeur, elle brillait de mille ornements divers; et voilà que, dépouillée tout-à-coup de sa richesse et de sa beauté, elle tombe au dernier rang, dans la dégradation la plus profonde. «Et leur force sera comme la paille brisée du lin.» Si les premières comparaisons ont pour objet de nous retracer le désolant spectacle de cette ville, la comparaison présente nous peint la faiblesse de ses habitants : toutes, du reste, frappent par leur justesse et leur clarté, comme aussi par leur énergie. Ils sont faibles «comme la paille brisée du lin. Et leurs œuvres sont comme l'étincelle qui allume le feu.» C'est leur dire qu'ils sont eux-mêmes les auteurs de leurs maux, que la captivité est leur œuvre, qu'ils ont eux-mêmes allumé la fournaise. De même que des étincelles déterminent un incendie, de même leurs péchés entassés ont provoqué le divin courroux. «Les infidèles et les pécheurs seront la proie des flammes, il n'y aura personne pour éteindre le feu.» S'il leur refuse encore une fois tout espoir de salut, ce n'est pas précisément pour qu'ils désespèrent, c'est pour qu'ils éprouvent une frayeur capable de les arracher à leur étrange incurie. Dieu nous fait entendre de plus combien sa puissance est irrésistible, et toute créature hors d'état de suspendre ou d'enrayer les coups de sa justice et de sa vengeance.

